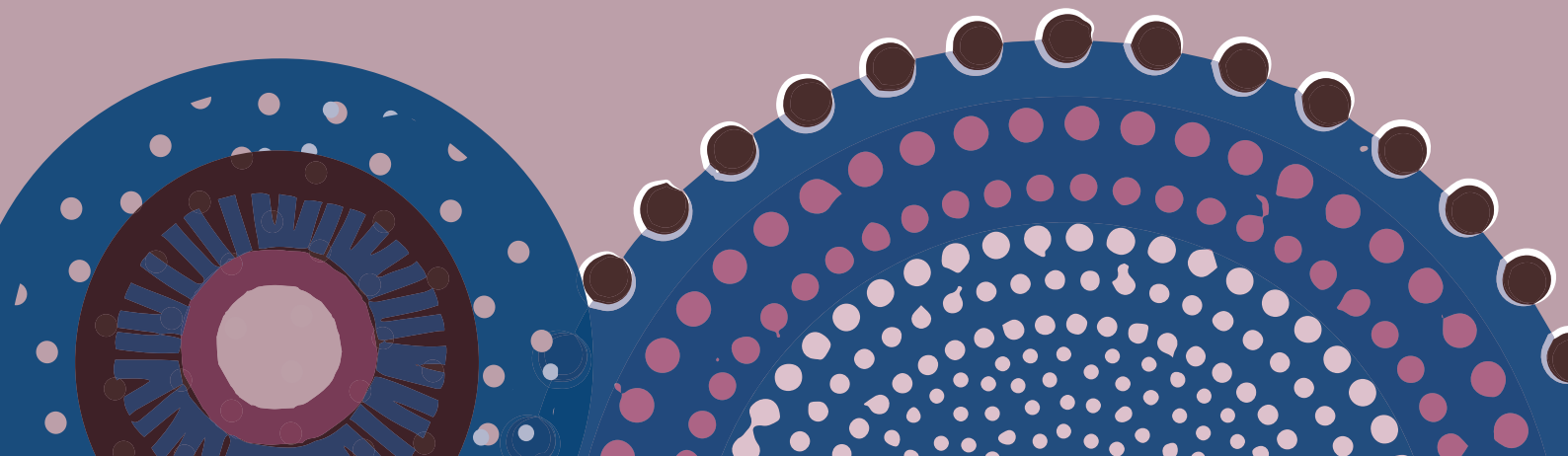


# CHAPITRE 3 :

# FABOLO



# FICHE OUTILS

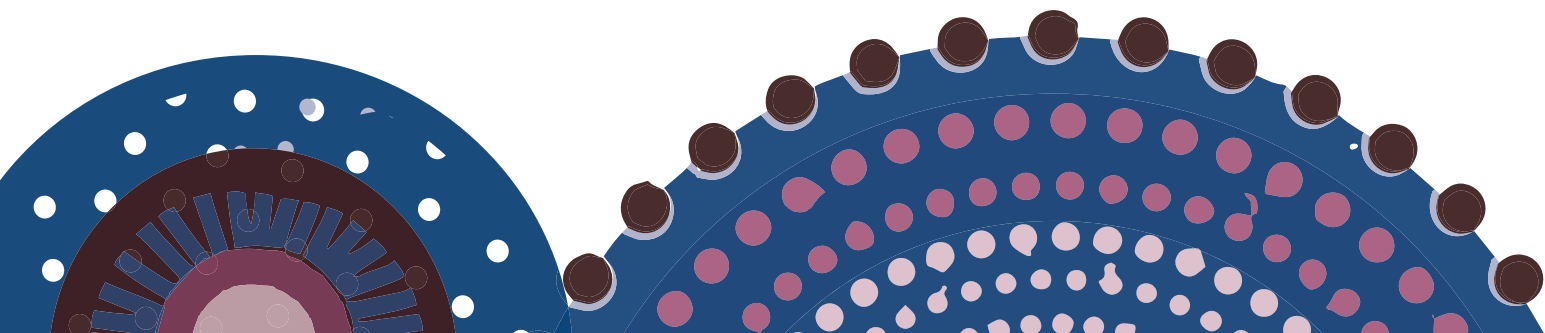
## 3 - FABOLO

### Concepts abordés :

- L'éloignement familial
- Le manque affectif
- L'ambition parentale
- La confiance
- L'amitié
- L'équité

### Questions/Exercices :

- Que peut ressentir Fabolo les premiers mois chez son oncle ?
- Quelle est la morale de l'histoire que raconte Fabolo ?
- Pourquoi les contes ont-ils autant d'importance à Tiébélé ?
- Comment l'écriture peut-elle aider quelqu'un en souffrance ?
- Écrivez un conte court avec un concept qui vous tient à cœur.
- Partagez cinq idées qu'il vous semble important de transmettre à la prochaine génération.



Il avait seulement six ans quand les sages du village décidèrent que c'était un enfant à haut potentiel. Dès la semaine suivante, il fut envoyé en ville, chez un oncle éloigné, pour entreprendre de « vraies études ».

Les premiers mois furent un véritable déchirement. Son oncle était un homme peu bavard et sa tante avait énormément à faire dans la journée, laissant peu de place aux gestes affectueux. Il fallait se lever tôt, étudier sérieusement, accomplir le reste des tâches ménagères ensuite. Les journées passaient à toute vitesse. La fatigue était omniprésente, mais jamais il n'eut l'idée de se plaindre. Il avait conscience d'avoir une chance incroyable. L'école coûtait cher et les places étaient rares. Il apprenait, avec une détermination exemplaire, jusque tard dans la nuit afin d'être le meilleur de sa classe. Tout l'intéressait et les professeurs lui prêtaient volontiers des livres pour pousser la réflexion encore plus loin. Le week-end, Fabolo s'accordait quelques heures de repos.

À l'école, il avait rencontré trois garçons de son quartier avec qui il s'était lié d'amitié. Souvent, ils jouaient au foot ensemble contre les autres jeunes du quartier voisin.

Ainsi passa toute la fin de son enfance et son adolescence, loin du village. Il revint à Tiébélé seulement une fois devenu adulte. Pour les villageois, c'était un voyageur, un savant, un homme qui avait vu le monde ! Il avait beau leur expliquer qu'il avait seulement étudié tout cela dans des livres, personne ne l'écoutait. Fabolo n'allait pas se fatiguer à leur faire entendre raison. Il profita de cet engouement pour s'imposer comme nouveau professeur du village et mettre à profit toutes ses connaissances pour la future génération. Il était le premier à respecter les traditions, mais il fallait aussi vivre avec son temps. Le tout était de mêler les deux avec un grand respect. C'était une mission qui lui semblait tout à fait dans ses cordes.

C'est pourquoi, dès le premier jour de cours, il commença à parler des nouvelles façons de cultiver la terre, de faire du commerce, de conserver certains aliments. Évidemment, le plus important n'était pas de leur apprendre la politique intérieure du pays ou les grands mathématiciens ayant existé. Il souhaitait orienter cette première année d'école sur l'avancée technologique et la philosophie burkinabée. Fabolo pensait que donner les clés de la réflexion aux jeunes les pousserait encore plus à innover pour le bien du village.

Pour cela, il s'aïda d'un conteur de Ouagadougou, très connu dans la capitale. Les Occidentaux le comparaient à Jean de La Fontaine. Il y avait énormément de sagesse dans ses histoires, que les Burkinabés appelaient « Conte Moose ». On en trouvait de deux types. Les « Kibayes » étaient des contes longs demandant une attention particulière de la part de ceux qui les écoutaient. Ils mettaient en scène des animaux ou des hommes qui se confrontaient sur le terrain de la vie animale ou sociale, le village constituant la plupart du temps le cadre traditionnel.

Le deuxième type s'appelait des « Solm-Koesé ». Ils prenaient la forme de contes courts semblables à des devinettes. Ils étaient quasi impossibles à traduire et c'est pour cette raison que nous nous intéresserons plutôt aux Kibayes.

Le conte Moose préféré de Fabolo était celui des deux amis. Il commençait systématique-

ment sa première heure de cours avec cette histoire :

*« Il était une fois deux hommes, amis depuis très longtemps. Un jour, le plus âgé vint demander l'hospitalité à son jeune ami. Durant deux saisons, il resta chez lui, nourri gratuitement. Le vieil homme donnait chaque jour une pièce au hasard à un des villageois, car il prétendait qu'il n'y avait pas plus important dans la vie que la générosité. Un matin, il dit à son ami qu'il était temps pour lui de partir et de retrouver son village. Au moment de se dire au revoir, il offrit une graine de Calebasse à son jeune ami en guise de remerciement.*

*– Comment ? dit ce dernier. Je te nourris pendant des jours et des jours gratuitement. Tu donnes toute ta fortune aux autres villageois et tu m'offres une simple graine en remerciement. Va ! Et ne reviens jamais. Tu n'es pas un vrai ami.*

*Et il jeta la graine au sol. Sa femme, voyant la scène, ramassa la graine et supplia son mari d'accepter le cadeau de son ami.*

*– Cela va te porter malheur. S'il te plaît, prends-la.*

*Mais le mari refusa et jeta de nouveau la graine au sol. Alors, la femme récupéra la graine en secret et alla la planter au fond du jardin, bien à l'abri des regards. Quelques mois plus tard, la graine s'était transformée en un magnifique calebassier et d'énormes Calebasses avaient poussé. Elle en coupa une et la ramena à son mari.*

*– Regarde ! s'exclama-t-elle. C'est la graine de ton ami qui nous a donné cette jolie Calebasse.*

*– Je n'en veux pas, lui répondit-il sèchement.*

*La femme ouvrit la Calebasse en deux et à l'intérieur se trouvait une dizaine de pièces. Elle retourna vite en chercher une autre et la même chose se produisit. Le mari, étonné par ce miracle, lui ordonna d'aller couper toutes les autres Calebasses et de les lui ramener. La femme refusa en disant qu'elles lui appartenaient vu qu'il avait refusé dès le début de s'en occuper. Ils allèrent trouver le chef du village pour expliquer leur désaccord.*

*Le chef du village statua en disant que ces Calebasses appartenaient bien à la femme et qu'il avait été bien stupide de refuser un cadeau si précieux d'un ami. Le mari repartit bien malheureux de n'avoir eu confiance en son vieil ami et de n'avoir su écouter les conseils de sa femme. Il se jura désormais de ne plus jamais remettre en question une action ou une parole qui venait d'une personne chère à son cœur. »*

Fabolo souhaitait que chaque jeune du village comprenne l'importance du groupe, de l'entraide et de la confiance. Il était primordial d'écouter les conseils des anciens, de respecter la parole des êtres aimés et surtout d'avancer ensemble. Dans son groupe d'élèves, il s'était pris d'affection pour Kaya, un jeune homme dégourdi et avec une sacrée soif d'apprendre. Il se retrouvait en lui et se revoyait durant ses premiers jours d'école. Il espérait secrètement qu'il prenne un jour son relais en tant que professeur du village.

Quand il n'était pas en train d'instruire toutes ces jeunes têtes pensantes, Fabolo passait

la majeure partie de son temps à écrire des contes. Le soir, lors du rassemblement, il les racontait au reste du village et tout le monde appréciait énormément ce moment. Chaque histoire était une ouverture à la philosophie. Il rêvait d'être un jour reconnu dans son pays comme conteur officiel. C'était un immense honneur au Burkina Faso. Les gens se souviendraient de lui sur plusieurs générations. En attendant, il était déjà reconnaissant de passer chaque jour de sa vie à faire ce qu'il aimait : transmettre, partager, questionner.

Puis, un jour, il fit la connaissance de ma sœur. Il fut sacrément bousculé par toute sa théorie sur le monde. Il avait rarement vu quelqu'un d'aussi pessimiste. Il aurait pu directement baisser les bras, mais c'était mal connaître Fabolo. Prit-il cela comme un défi ? une mission ? Il n'empêche qu'il se fit la promesse de changer un peu le regard de ma sœur sur le monde avant son retour en France. Leurs premiers échanges furent houleux. Ma sœur n'était pas prête à se laisser dicter une façon de penser aussi facilement. Fabolo comprit vite qu'il ne fallait pas y aller frontalement avec elle, de peur d'y laisser son esprit et ses nerfs. Il décida plutôt de mettre ma sœur devant l'évidence du bien-fondé de sa sagesse à travers des randonnées, des travaux. Petit à petit, elle accepta de lui faire confiance et de prendre en compte ses conseils. Chaque semaine, elle était un peu plus ouverte aux autres, un peu plus souriante.

Un soir, Fabolo annonça fièrement aux villageois que ce ne serait pas lui qui raconterait un conte, mais ma sœur. Nous étions tous tellement surpris ! Elle prit la parole d'abord timidement, puis, vite concentrée sur son histoire, elle mit de plus en plus d'intensité dans sa voix. Son histoire était captivante et je ne connaissais pas autant de talent à ma sœur ni autant d'esprit. J'étais tellement fier d'elle ! J'étais surtout très heureux de la voir enfin avoir confiance et apprécier le monde qui l'entourait. Décidément, ce village nous changeait tous les uns après les autres...